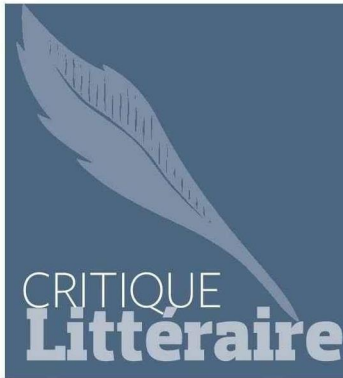


VERONICA RAIMO

Tout faux



LIANA LEVI



Comédie à l'italienne

VERONICA RAIMO Pour s'affranchir d'une famille trop aimante, la romancière a choisi le burlesque.

ISABELLE SPAAK

FAUT-IL une éducation rigide ou un trop-plein d'ennui dans l'enfance pour participer à l'éclosion d'un écrivain? Laissant libre cours au jeu du vrai-faux dans les saynètes inspirées de sa jeunesse et ses répercussions sur sa vie de femme, la très talentueuse et désopilante romancière romaine Veronica Raimo en est, pour ce qui la concerne, persuadée. Si son frère et elle se sont dédiés à l'écriture, quitte parfois à écrire sur les mêmes sujets, voire, signer des textes sous le nom de l'autre, poussant à l'extrême l'art du mentir-vrai, c'est qu'ils se sont profondément ennuyés quand ils étaient petits.

Surprotégés par une mère maniaquement anxieuse et un père atteint d'une forme légère de paranoïa due à ses études de chimiste « qui le poussait à voir le monde comme un réceptacle d'agents nocifs dont il fallait se protéger en permanence » et pour ce faire, boucler sa famille entre quatre murs, les petits Raimo n'avaient recours qu'à la lecture et à l'imagination pour se construire leur univers fantasmagorique. Que faire d'autre dans cet appartement-bulle où ils sont confinés entre une multitude de

cloisons édifiées par leur père, qui transforme le petit 60 m² familial « en trois chambres à coucher, un salon, une salle à manger, une cuisine, deux salles de bains, une véranda et une longue galerie en mezzanine qui abaissait considérablement le plafond » ?

Quarantaine absolue

Tour à tour décor de théâtre avec des pièces qui changent d'usage selon une dramaturgie diurne-nocturne, tel ce couloir métamorphosé chaque soir en chambre à coucher de l'auteur, l'appartement-bulle ou boîte avec ses fenêtres-meurtrières et son manque d'intimité, s'apparente aussi à une forteresse. En particulier à partir du 26 avril 1986, date de la catastrophe de Tchernobyl. À partir de ce jour, M. Raimo décrète une quarantaine absolue pour les siens assortie d'un « protocole » alimentaire des plus stricts, leur interdisant tout aliment frais, y compris les fruits et légumes. Seules denrées autorisées : les conserves conditionnées avant que le réacteur nucléaire n'explose et ne propage ses rayons radioactifs dans toute l'Europe. Trois ans à ce régime auraient de quoi psychologiquement perturber n'importe qui, sans mentionner les carences en vitamine E.

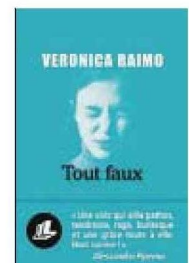
Parmi les mesures de protec-

tion supplémentaires, l'interdiction d'aller jouer avec les autres enfants dans la cour de l'immeuble, d'apprendre à nager (risque de noyade), de faire du vélo (chutes), de patiner ou de sauter à la corde et obligation de tout désinfecter à l'alcool. À l'adolescence, évidemment, Veronica ne rêve que d'une chose : fuguer. Mais est-ce si simple d'échapper à une famille - trop - aimante et à ses codes ?

De ce fatras bien serré de sentiments exacerbés à la sauce italienne, *Tout faux* (prix Strega 2022) se fait le miroir. À l'instar d'une comédie à sketches où le burlesque des personnages apparaît avec d'autant plus de vérité que le rire se situe au bord des larmes, la romancière en adopte le format court, le style corrosif et les dialogues désopilants. Avec pour problématique centrale, la seule question qui vaille : un roman est-il l'exact reflet de la réalité ? ■

TOUT FAUX

De Veronica Raimo, traduit de l'italien par Audrey Richaud, Liana Levi, 208 p., 19 €.



Famille du média : **PQN**
 (Quotidiens nationaux)
 Périodicité : **Hebdomadaire**
 Audience : **2416000**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **21 avril 2023 P.2**

Journalistes : **FL. BY**

Nombre de mots : **115**

p. 1/1



Tout faux

(*Niente di vero*), **de Veronica Raimo**,
 traduit de l'italien par Audrey Richaud,
Liana Levi, 192 p., 19 €, numérique 15 €.

Prix Strega Giovani, *Tout faux* se présente comme un récit d'inspiration autobiographique. En un style d'autant plus sage que la réalité familiale décrite semble folle, il illustre à merveille la phrase culte du père de la narratrice : « *On frôle le paradoxe!* » Père obsessionnel à tendance paranoïaque, mère anxieuse et abusive : on ne sait si les souvenirs évoqués par l'auteurice sont vrais, mais ils sont suffisamment vraisemblables pour constituer le creuset d'une vocation d'écrivaine que seuls les mots peuvent sauver de la brutalité du réel. ■ **FL. BY**



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **524000**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Avril 2023 P.78**

Journalistes : **Camille Thomine**

Nombre de mots : **111**

LE CAHIER CRITIQUE • LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

★★★★☆

TOUT FAUX

VERONICA RAIMO

192 P., LIANA LEVI, 19 €

Toute la littérature italienne repose-t-elle sur les liens familiaux ? La vrai-fausse autobiographie de Veronica Raimo pourrait accréditer cette thèse, tant chaque souvenir ou lecture fondatrice s'y rapporte à un membre du clan. Dans la famille d'Oca, je demande la mère intrusive ; le père colérique et le frère prodigue, piqué de religion et de politique. Au fil de scènes désopilantes - repas interminables, tentatives de fugues avortées ou vacances ratées dans les Pouilles - se dessine l'origine probable de l'écriture : ennui prodigieux de l'enfance ; don pour le mensonge et éternelle indécision qui, pour condamner à l'enfer de l'entre-deux n'en reste pas moins fertile en potentialités.

Camille Thomine



Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales, Politique



Edition : **22 mars 2023 P.6**

Journalistes : **Rodolphe**

Schneider

Nombre de mots : **428**

On va dire que c'est moi

Tout faux

de *Veronica Raimo*

« **O**N FRÔLE le paradoxe ! » est la phrase préférée du père de Veronica. A quoi s'applique-t-elle ? En gros, à tout. On le comprend dès la première page : la famille Raimo est méchamment fêlée. Le padre, pour commencer. Ses passions ? Se mettre en rogne et diviser la maison. « *Il dressait un mur au beau milieu, tout simplement. Il dressait des murs dans toutes les pièces, il n'y a pas d'autre façon de le dire.* » La mamma, ensuite : une pro du harcèlement par SMS. « *Coucou* », « *Comment ça va ?* », « *Que fais-tu ?* », « *Pourquoi tu ne réponds pas ?* », « *Ecris-moi* », « *Où es-tu ?* », etc. Maman s'inquiète pour filleule mais préfère évidemment son frère, Christian, lequel – heureuse disposition – « *ne voit jamais quel est le problème* ».

Veronica connaît une enfance baroque. Sa grand-mère paternelle, qui écrit régulièrement au pape, « *parle aux étoiles et aux petits oiseaux* » ; la maternelle la méprise parce que ses seins sont minuscules ; l'un de ses oncles joue les exhibitionnistes (« *Et tu ne veux pas filer un coup de peigne à ton tonton ?* ») ; un autre laisse des

accidentés agoniser dans un ravin. Bref, il est urgent de prendre l'air.

La jeune fille se réfugie dans des songeries amoureuses délétères (« *Mon romantisme a toujours quelque chose de sinistrement menaçant* »), puis dans les plaisirs de la chair versant onaniste (« *Un rapport sexuel impliquerait un investissement dialectique trop important* »). Elle part à Berlin, fornique, avorte, foire tout, déménage sans cesse, perd des amis, se tourne vers le roman. Pas de bol : son frangin itou. « *Il m'a annoncé qu'il était en train d'écrire un [livre] sur notre famille. Je l'ai mal pris.* » Oui, parce qu'elle aussi en écrit un : celui que nous lisons. Heureusement, peu de risques qu'ils se ressemblent. « *Dans ma famille, chacun a sa propre façon de saboter les souvenirs dans son intérêt personnel.* »

Les dernières pages sont les plus belles : Veronica y baisse la garde, délaïse la comédie pour la confession vraie. En vérité, les livres me servent à me cacher. Riez fort, ça m'arrangera toujours. On frôle le paradoxe.

Rodolphe Schneider

● **Liana** Levi, 208 p., 19 €. Traduit de l'italien par Audrey Richaud.



ÉTRANGER

TOUT FAUX
PAR VERONICA RAIMO,
TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR AUDREY RICHARD

Liana Levi, 208 p., 19 euros.

★★★★ « Nous avons passé
notre enfance enfermés à la
maison à nous faire chier. »

Veronica, la narratrice, double
falsifié de l'autrice, a grandi
entre une mère étouffante,
un père hypocondriaque et
un frère adulé comme un petit
dieu. Quand on vit ainsi confiné,
le seul moyen d'avoir une vie
est de s'en inventer une. Une
habitude qui perdure dans l'âge
adulte, surtout quand on
devient écrivain. Dans une
prose cinglante, Veronica Raimo
fait un pied de nez au roman
de formation en érigeant

l'imposture en art de vivre.

« Et c'est comme ça que je me
sens, à chaque minute de mon
existence : mais oui, allez,
on va dire que c'est moi. »

VÉRONIQUE CASSARIN-GRAND



ZEROCALCARE, ITALIAN COMICS

Qui aurait pu prédire que cet autodidacte au look de grand ado, militant de gauche à la voix douce, punk et geek, allait devenir la plus grande star de la bande dessinée italienne ? Né Michele Rech en 1983, Zerocalcare, après pas mal de petits boulots, démarre dans une revue qui a repéré ses dessins sur Facebook. Élevé aux superhéros et aux mangas, influencé par Gipi ou Boulet, l'auteur au pseudo hommage à une pub pour lessive se distingue très vite par un sens du récit autobiographique rare : dans un style cartoon légèrement trash, il décrit avec un humour mordant les doutes et espoirs d'une jeunesse italienne paumée, ainsi que ses propres angoisses (*Au-delà des décombres*, *La prophétie du tatou...*). Et l'enfant de Rebibbia, à Rome, ira même jusqu'à se faire reporter auprès des combattantes kurdes du Rojava dans la pépite *Kobane Calling*. Aujourd'hui, il vend des dizaines de milliers d'albums (en France, chez Cambourakis) et, après le succès de sa première série Netflix, *À découper suivant les pointillés* (2021), il prépare la sortie de la deuxième, *Questo mondo non mi renderà cattivo* (dont la promotion l'empêchera d'être présent au Festival du livre de Paris). Mais sans céder un pouce sur sa ligne engagée. Benjamin Roure



© ALESSANDRO IMBRIACO

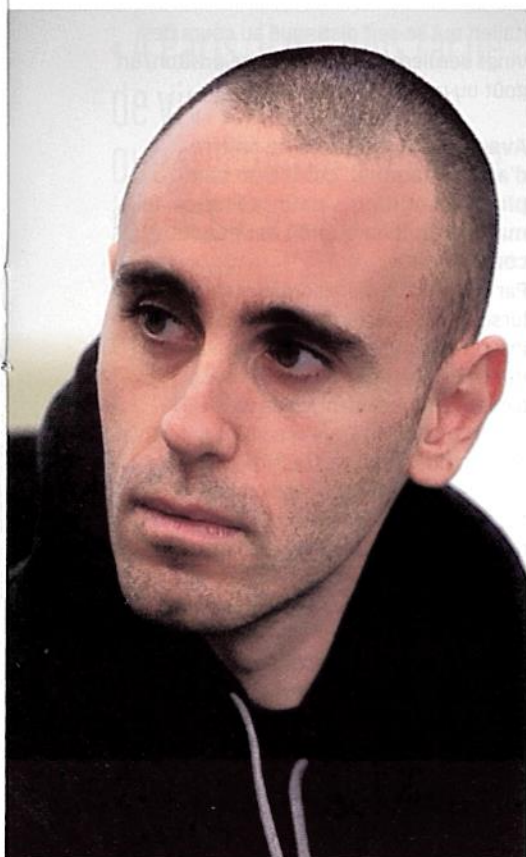
BEATRICE SALVIONI, L'ANTICONFORMISTE

Elle est la benjamine des autrices et auteurs italiens invités au Festival du livre de Paris. Née en 1995 à Monza, Beatrice Salvioni se révèle une romancière aux faux airs de chanteuse d'un groupe de rock gothique, passée par un master en philologie moderne à l'université catholique de Milan avant d'écrire des nouvelles primées. *La Malnata* (Albin Michel, 2023), son premier roman dont elle a déjà vendu les droits dans 28 pays, raconte la sororité entre deux adolescentes que tout oppose. La « malnée », fille d'ouvrier à laquelle le village prête des pouvoirs maléfiques. Et la narratrice, qui étouffe dans sa famille bourgeoise obsédée par le qu'en-dira-t-on. Portrait criant de l'Italie fasciste, le roman se déroule en 1935 ; on peut également y voir les métaphores des derniers soubresauts de la politique italienne et du mouvement #MeToo, mal accueilli de l'autre côté des Alpes. J. B.

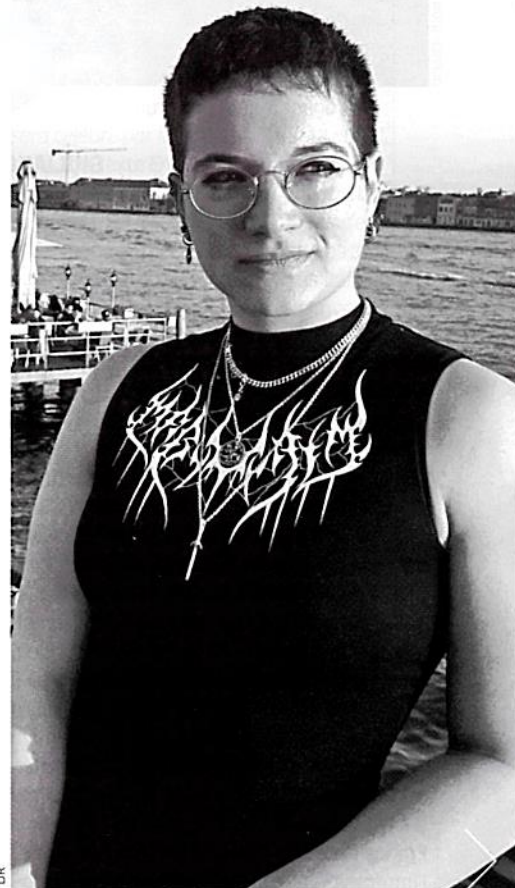
LA CONTREVIE DE VERONICA RAIMO

Si Philip Roth s'était réincarné en romancière italienne, il s'appellerait Veronica Raimo. Et il ne serait plus le fils adoré de sa maman, mais sa sœur. Dans *Tout faux* (Liana Levi, mars 2023), son nouveau roman aux accents autobiographiques (elle a vraiment un frère écrivain), Veronica Raimo propose une version féminine et féministe de la prose acérée à mal embouchée du misanthrope de Newark. Autrice d'une demi-douzaine de romans (*Tout faux* est le deuxième à être traduit en français, après *La fille à la porte*, Buchet-Chastel, 2021), Veronica Raimo est également critique de cinéma et scénariste. Elle a notamment coécrit le film de Marco Bellocchio *La belle endormie* (2012). Un titre qui, cette fois, n'a rien d'autobiographique. Jacques Braunstein

Rencontre « Nouvelles écritures » entre Veronica Raimo, Beatrice Salvioni et Francesca Manfredi à la Maison de la Poésie, le 23 avril.



© NICCOLO CARANTI



DR

hottes sur les dos et leurs brassards connaissent les montagnes mieux que personne. Sans ciller, ni se soucier du poids, elles transportent nourritures, bois et armes jusqu'à l'arrière de la ligne de front. La benjamine, Agata Primus, est une héroïne que l'on n'oubliera pas de sitôt.
Traduit par Johan-Frederik Hel-Guedj. Stock, 382 pages, 23 euros.

EMANUELE TREVI, « DEUX VIES »

Le livre a été couronné par le prix Strega en 2021. Avec beaucoup de sensibilité, Emanuele Trevi y fait revivre deux écrivains trop tôt disparus, Rocco Carbone et Pia Pera, qu'il a eu la chance côtoyer dans la Rome des années 1980. Deux êtres différents et complémentaires. Le premier avait été ceinture noire de judo dans sa jeunesse et « brûlait la vie avec une dangereuse intensité ». Surnommée « la demoiselle anglaise », résolument non conformiste, la seconde était à la fois timide et effrontée. Le premier a péri dans un accident de scooter alors que la seconde a été emportée par la maladie de Charcot. Le trio qu'ils formaient avec Emanuele Trevi est aujourd'hui restitué par ce dernier dans un vibrant tombeau littéraire.

Traduit par Nathalie Bauer. Philippe Rey, 156 pages, 17 euros.

FRANCESCA MANFREDI, « UN BON ENDROIT POUR VIVRE »

D'elle, on se souvient d'un roman étrange, *L'Empire de la poussière*, qui laissait présager d'un bel avenir littéraire. Francesca Manfredi nous revient avec un recueil de nouvelles. Les histoires regroupées dans *Un bon endroit pour vivre* captent des instants de l'existence de celles et ceux qui la traversent. Il y Lidia, Alberto et leurs filles dans le nouvel appartement où ils viennent d'emménager. Plus loin, c'est une femme qui a quitté son mari pour un autre homme. Ou un couple rentrant d'un dîner en pleine nuit et tombant sur un accident. Rien n'est vraiment banal sous la plume de Francesca Manfredi qui excelle à montrer que la vie ne va presque jamais droite.
Traduit par Lise Caillat. Robert Laffont, 192 pages, 19, 50 euros.

PAOLO MILONE, « L'ART DE LIER LES ÊTRES »

Le double narrateur de Paolo Milone dit faire un métier dont tout le monde à peur. Jeune médecin dans un service d'urgences psychiatriques, le Service 77, il raconte son quotidien. Comment se réjouir de savoir que l'on va réduire le nombre de lits ? Est-ce qu'on s'habitue vraiment à toutes les aberrations avec le temps ? À chaque fois, du soir au matin, il lui faut trouver les mots pour rassurer. Ses patients, il s'adresse ici à eux en les tutoyant. Les donnant à connaître avec empathie et poésie dans les pages d'un livre terrible et bouleversant. Sans aucun pathos, *L'art de lier les êtres* lève le voile sur un univers qui ne peut



laisser personne indifférent.

Traduit par Emanuela Schiano di Pepe. Calmann-Lévy, 266 pages, 20, 50 euros.

TERESA CIABATTI, « ON AURAIT DIT LA BEAUTÉ »

Élu meilleur livre de l'année par le supplément littéraire du *Corriere della Sera*, *On aurait dit la beauté* joue avec le réel et la fiction, le présent et le passé. La narratrice du roman de Teresa Ciabatti, le premier traduit en France se présente comme une écrivaine à succès, une « professionnelle affirmée », « intelligente, inaffektive », avec son lot de problèmes. Une amie des années lycée refait surface trente ans plus tard. En ouvrant la porte à des souvenirs pas toujours glorieux, Federica offre à la narratrice un reflet d'elle-même qu'elle ne était peut-être

pas prête à recevoir. Au risque de remettre en cause le bel édifice patiemment bâti par une écrivaine que Teresa Ciabatti rend ici cruellement incarnée...

Traduit par Nathalie Bauer. Grasset, 311 pages, 22,50 euros.

VINCENZO LATRONICO, « LES PERFECTIONS »

Il n'est pas anodin que Vincenzo Latronico ait placé un extrait des *Choses* de Georges Perec en exergue de son premier roman. Son sens de la description des lieux où résident ses protagonistes est hautement minutieux. Anna et Tom ont choisi de quitter une « ville grande mais périphérique du sud de l'Europe » pour venir s'installer à Berlin. Amants, partenaires et meilleurs amis, tous deux sont ce qu'on appelle des créatifs. Un travail demandant patience et précision. Leur quotidien est composé de la réalité tangible qui les entoure et de toutes les images qui y font intrusion à travers les écrans qu'ils consultent... Moderne et glaçant, *Les Perfections* vous attrape et ne vous lâche plus.
Traduit par Romane Lafore. Scribes, 174 pages, 20 euros.

VERONICA RAIMO, « TOUT FAUX »

Comme son frère, la narratrice de *Tout faux* est devenue écrivain. « Lorsqu'on lui demande pourquoi, je n'ai aucune idée de sa réponse. Moi, je dis que c'est grâce à tout l'ennui que nos parents nous ont transmis », déclare-t-elle. Tous deux ont reçu une éducation rigide et passé leur enfance enfermés à la maison pour éviter au possible tout contact avec un monde jugé dangereux. À 15 ans, Veronica ne rêvait qu'à fuguer du domicile familial à Rome, à tourner le dos à une mère extrêmement anxieuse et un père atteint d'une forme plus légère de paranoïa. Le ton corrosif de Veronica Raimo – déjà remarquée avec *La Fille à la porte* – fait des merveilles au fil des pages d'un réjouissant roman d'apprentissage.
Traduit par Audrey Richaud. Liana Levi, 192 pages, 19 euros.

DOMENICO STARNONE, « NOS FAUTES INAVOUÉES »

Depuis l'épatant *Rage de dents*, on ne rate aucun livre de Domenico Starnone. Après *Les Liens* et *La Farce*, l'écrivain, journaliste et scénariste nous bluffe à nouveau avec *Nos fautes inavouées*. Une histoire vraiment pas banale, celle passablement mouvementée de Pietro et de Teresa. Au départ, lui enseignait la littérature et elle était l'une de ses meilleures élèves. Puis, leur relation a pris un tour nettement plus intime, et passionnel. Ils n'auraient sans doute jamais dû décider de se confier mutuellement un secret qui va bouleverser la donne. Véritable jeu de piste, *Nos fautes inavouées* confirme la virtuosité narrative de Domenico Starnone. Et son implacable regard psychologique qui fait mouche à chaque page.
Traduit par Lise Caillat. Fayard, 189 pages, 19 euros.

Plus d'infos sur lesechos.fr/weekend

"Tout faux" de Veronica Raimo (Niente di vero)

Par [Cassiopea](#)



Tout faux (Niente di vero)

Auteur : Veronica Raimo

Traduit de l'italien par Audrey Richaud

Éditions : Liana [Levi](#) (23 mars 2023)

ISBN : 979-1034907458

210 pages

Quatrième de couverture

Un père obsessionnel toujours prêt à dégainer de grands principes et un flacon d'alcool pour désinfecter tout et tout le monde, une mère anxieuse qui appelle jour et nuit sa progéniture pour se rassurer, une grand-mère qui se pare de ses plus beaux atours pour regarder la télévision. La famille de Veronica, la narratrice, est résolument hors norme. Comment s'étonner alors que Veronica, née au milieu de ce paysage déroutant où l'ennui règne en maître, ne parvienne pas à devenir adulte, allant jusqu'à douter de ce qui lui arrive et à croire ce qu'elle invente.

J'écris des choses ambiguës et frustrantes

Lorsqu'on demande à l'auteur si ce livre est une autobiographie, elle explique que la mémoire va chercher des souvenirs qui sont forcément soumis à interprétation. Pour elle, il ne peut pas exister une seule réalité.

Pas d'intrigue, pas de récit linéaire et pourtant un plaisir de lecture très agréable. L'auteur nous embarque dans l'histoire d'une vie, celle de Veronica (toute ressemblance avec etc etc ;-) Ce n'est pas linéaire, mais les différents " épisodes " peuvent être reliés par une même thématique : la relation à la mère, le sexe ...

Ces tranches de vie sont écrites et décrites avec humour et ironie, c'est grinçant, désopilant. Veronica vit dans une drôle de famille, sa mère est surprotectrice, son père a des idées bien à lui sur l'hygiène, son grand-père l'appelle gros cafard. Elle grandit dans un petit appartement où portes et cloisons vont et viennent. Avec son frère, elle espionne le monde extérieur par



les fenêtres diminuées de moitié. Alors elle invente pour elle et pour ceux qu'elle côtoie, d'autres quotidiens, d'autres envies, d'autres occupations et tout se mélange. Ce qu'il se passe réellement, ce qu'elle souhaite ardemment pour pimenter la morosité et la répétition des événements.

C'est gai, subtil, généreux. Le ton est âpre mais sans animosité. On voit Veronica se lâcher, s'émanciper, faire ses propres choix, être confronté au deuil et à la perte de l'amitié. Parfois, on la sent fuyante quand les questions la dérangent, comme si se confier, c'était perdre une partie de son identité. Sa famille tient une grande place, peut-être trop d'ailleurs, alors il est nécessaire de s'affranchir, de grandir et de prendre les rênes en main.

Le lecteur se doute bien que tout ça a, une part de faux et une part de vrai mais en quel pourcentage ? Le mensonge (comme le fait de souffrir d'une maladie pour expliquer une non réponse ou un retard) est-il une pirouette ou une façon de taire une vérité dérangeante ? Et ces exemples sont-ils issus de l'imagination de Veronica Raimo ou de ce qu'elle vit ? La mémoire joue des tours et c'est tant mieux, ai-je envie d'écrire, cela offre de la fantaisie, la possibilité de " retourner " les passages plus difficiles, plus douloureux que l'on veut oublier et ainsi en créer d'autres.

Je ne sais pas si la traductrice a ri en mettant ce texte en français. Ce qui est certain, c'est qu'elle a certainement réussi à en garder le fait que l'auteur ne se prenne pas au sérieux, qu'elle nous transmette une vue sur une famille italienne hors norme. Chaque individu a ses névroses (même Veronica) mais elles ne sont pas analysées sur un plan psychologique ce qui aurait alourdi le propos, elles sont presque tournées en dérision et cela permet de prendre du recul.

C'est une lecture qui m'a beaucoup plu. J'ai souri le plus souvent, j'imaginai les scènes (notamment le logement), les dialogues où l'interlocuteur devait se demander si c'était la vérité, je me disais : mais où va-t-elle chercher tout ça ?

Je conclurai avec ces quelques mots extraits du roman :

" Et c'est comme ça que je me sens, à chaque minute mon existence : mais oui, allez, on va dire que c'est moi. "